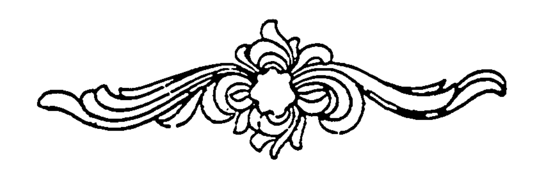
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille

Sa Vie

Son Oeuvre



QUÉBEC

1927

CHAPITRE III

Laitier ou Marchand?

LE premier août 1845, Zéphirin Paquet achetait de Charles Tanguay " un emplacement de trente-sept pieds de front sur soixante de profondeur situé dans le fief de Notre-Dame des Anges, autrefois fief des Récollets ; borné par-devant à la rue Saint-Vallier, par derrière au terrain des Dames de l'Hôpital-Général, d'un côté, au sud-ouest, à Pierre Esquiambre, dit Sansfaçon, et d'autre côté, au nord-est, à Étienne Robitaille."[1]

Voici au moins une habitation parfaitement localisée. Nos octogénaires ont bien connu là, M. Paquet, " le laitier de Saint-Sauveur ", comme on disait dans leur enfance.

Il y avait, sur ce terrain, une maison de trente-deux pieds de front sur vingt de profondeur, elle était à deux étages, toute en bois sur solage de pierre, et recouverte d'un toit en bardeau fortement incliné portant deux fenêtres en mansarde.[2]

Au fond de la cour, les étables se dressèrent rapidement, les vaches revinrent, et le lait se remit à couler dans les terrines.

Mais M. Paquet se sentit bientôt trop à l'étroit dans sa nouvelle demeure. Il lui fallait plus de cour, et plus d'espace pour ses étables. Le lot No 22 de

---

[1] Greffe Et. Légaré. Arthabaska.

[2] L'emplacement est aujourd'hui la propriété de M. J Galarneau, tanneur.

la rue Demers, qui limitait sa propriété au sud, était justement libre. Il en sollicita la concession des Dames Religieuses de l'Hôpital-Général. Celles-ci accédèrent volontiers à sa demande, et, le 24 juillet 1846, Zéphirin Paquet entrait en possession du lot désiré. Pour cette concession, il devait payer aux Religieuses une rente seigneuriale et perpétuelle de une livre cinq chelins, le 29 septembre de chaque année.[3]

Après avoir ainsi doublé sa propriété et mis ses vaches plus à l'aise, le laitier songea à se procurer de l'herbe et du foin. Il y avait à cette époque, tout en arrière des maisons qui bordaient la rue St-Vallier au sud, une assez large bande de prairies s'étendant dans la direction de Saint-Sauveur et de Saint-Malo. M. Paquet dut certainement louer là des terrains de pacage. Il y a une quarantaine d'années, on voyait encore au pied de la côte, vis-à-vis de l'hôpital actuel du Sacré-Cœur, une vieille grange recouverte de joncs de grève, et l'on se rappelle que les habitants de l'Ancienne-Lorette, en revenant de Québec, disaient à leurs fils en tendant le bout de leur fouet vers cette grange : « Tiens, mon gars, c'est là que M. Paquet faisait pacager ses vaches ; car, tu sais, il n'a pas toujours été riche, M. Paquet. Il a commencé avec rien, c'est par son propre travail qu'il est arrivé à la fortune. »

Le jeune ménage ressentait durement l'épreuve qu'il venait de subir. Sur les 180 livres que lui coûtait sa maison, M. Paquet ne put payer qu'un acompte

[3] Greffe Ant. Parent.
M. Albert Racine, corroyeur, est aujourd'hui (1927) propriétaire de cet emplacement.

de 50 livres. Les dépenses d'aménagement achevèrent d'épuiser ses ressources. Zéphirin avait bien quelque argent de prêté, mais il ne voulut rien réclamer à qui avait plus besoin que lui dans cette époque de désolation.

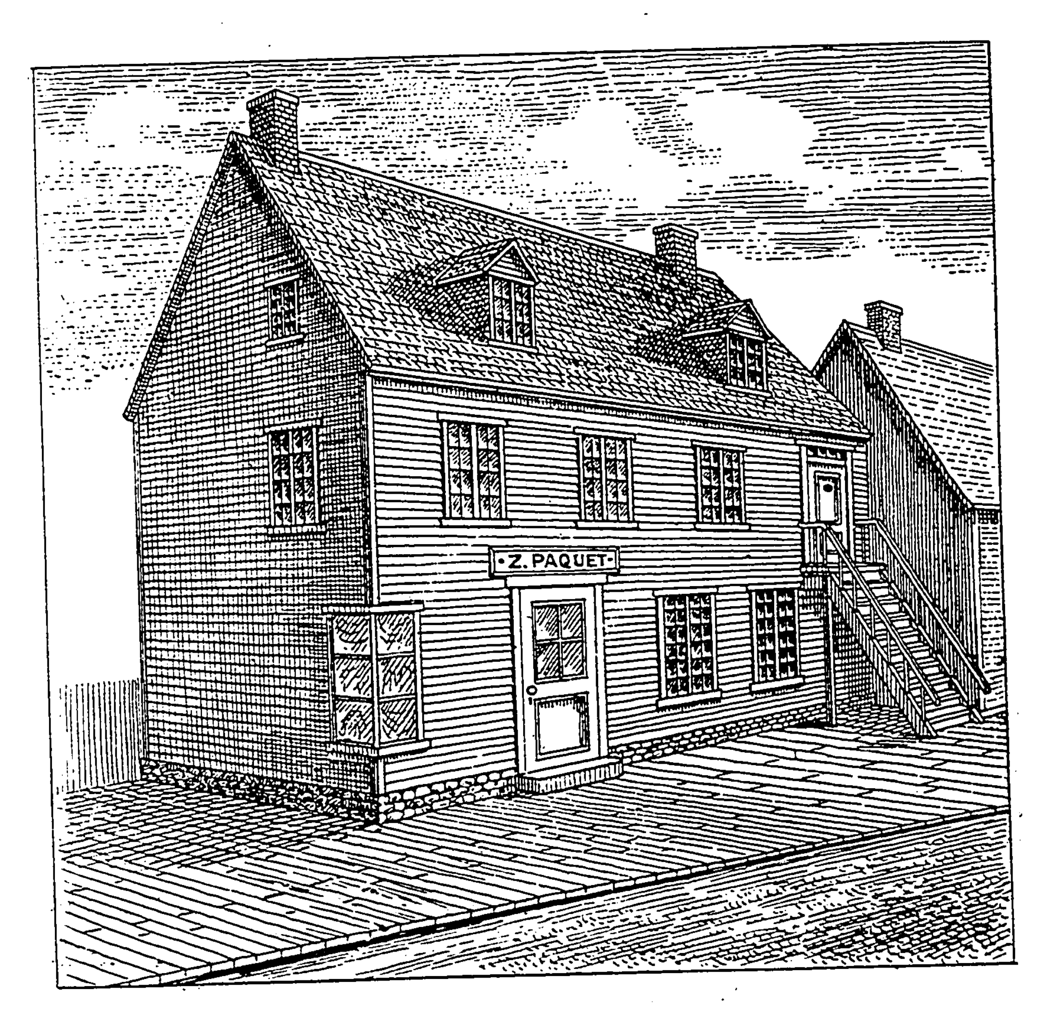
C'est alors que Mme Paquet, sentant en elle des aptitudes pour le commerce, proposa à son mari, afin de l'aider à subvenir aux dépenses, de tenir un petit magasin, dans une partie de la maison qu'elle aménagerait à cette fin. — " Toute ma vie de jeune fille est là, pour me dire que je réussirai, ajouta-t-elle en terminant. "

Elle réalisait ainsi ce que dira plus tard dans sa lettre à Josephte, son Excellence Monsieur Auguste-Réal Angers, lieutenant-gouverneur de la province de Québec à l'occasion de l'incendie qui dévasta St-Sauveur, le 16 mai 1889.

"... L'incendie avait dévoré maintes centaines de maisons. Le chef de famille y avait égaré son courage. Il ne savait aller d'en deçà ou d'en delà. Mais voici bien que, par devers lui, il trouve estant tendue, la main de son épousée. Icelle main nüe et vüide lui remémore le premier travail en communauté et comment se fit l'épargne. Sur l'heure, ceste femme lui dit : " Courage ! nous revivrons les premières années du ménage et referons, et mieux, les choses perdues !..."

Zéphirin Paquet acquiesça bien volontiers à la demande de son épouse. Sans plus tarder, celle-ci se mit à l'œuvre et bientôt apparurent à cette fenêtre originale qui formait angle au coin de la maison : chapeaux de dames et capelines, ouvrages des propres

mains de Mme Paquet. Aux chapeaux s'ajoutèrent, peu à peu, d'autres menus objets de mercerie et d'habillements : fil, aiguilles, mouchoirs, cravates, col, bas, — puis quelques lainages et cotonnades.



PREMIER MAGASIN.

Dans ce quartier neuf, alors presque tout entier sur la rue St-Vallier, on allait volontiers acheter chez Mme Paquet. Aussi, dès la première année, ses profits constituaient une somme assez rondelette qui, ajoutée au bénéfice que l'on retirait de la vente du lait, permit à Zéphirin de verser à M. Tanguay,

le 3 octobre 1846, la solde des 130 livres dues pour l'achat de la maison.

Débarrassés de ce souci, les deux époux activèrent leur commerce, Mme Paquet surtout organisa sagement son petit magasin. Sa clientèle augmentait toujours, les bénéfices de son petit négoce dépassèrent en peu d'années celui que son mari retirait de la vente du lait.

Or, un soir de décembre 1848 que Zéphirin avait peiné plus que d'habitude aux étables et rentrait fatigué à la maison, Marie-Louise lui dit subitement : " Tu te donnes *bien du trouble* autour des bêtes, mon ami. Sais-tu qu'avec mon magasin je fais plus d'argent, que toi avec ton lait ? "

M. Paquet eut un petit sourire accompagné d'un léger haussement d'épaule d'incrédulité ; mais sa femme insista, cita des chiffres et dressa même le bilan de ce que pourraient être ses bénéfices futurs. — " J'en conviens, tu es une femme habile et qui as de la chance, répondit M. Paquet à ce long exposé. "

— " Pourquoi alors, lui répliqua son épouse, ne pas abandonner la laiterie. Le commerce à deux nous rapporterait bien plus" .

A cette brusque proposition, tous les nerfs de Zéphirin se tendirent. Quoi ! abandonner une vie de travail, sa vie de laitier, pour laquelle il se sentait du goût et de réelles aptitudes, n'était-ce point une apostasie ? Il ne répondit rien, mais à ses prunelles agrandies et fixes, on devinait sa pensée.

Il soupa, silencieux ; fuma sa pipe sur la véranda comme d'habitude, mais toujours silencieux. Quand il rentra, on le vit s'asseoir devant la table, s'y accou-

der et laisser tomber sa tête dans ses deux mains. Il réfléchit longtemps......... Par moments, l'un ou l'autre de ses longs bras s'en allaient à droite, à gauche dans un geste nerveux. Des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres : " Marchand !... laitier !... marchand !... l'inconnu !... cependant !... peut-être !... " Il est dans la vie de ces moments angoissants qui décident d'une destinée.

On sentait dans l'homme une lutte intense entre un passé où il avait fait ses preuves et un avenir incertain. Zéphirin Paquet sortit de son rêve avec une résolution nette.

" C'est entendu, dit-il, en se tournant vers sa femme, pendant une année encore, à partir du premier de l'an prochain, tu vas continuer ton commerce. Moi, je vendrai du lait. Au bout de l'an, nous comparerons les bénéfices et si tu me bats, je me ferai marchand. " — " C'est bien ! répondit Mme Paquet souriante, je tiens ta parole. "

Sûre du succès, celle-ci intensifia ses ventes, doubla, puis tripla son stock. Pour ne rien laisser au hasard et rendre ses opérations plus tangibles, elle commença à tenir une stricte comptabilité.[4] Nous devons dire ici que Mme Paquet, plus favorisée que son mari, avait suivi, pendant huit mois, la classe élémentaire de L'Ancienne-Lorette. Ce temps, quelque court qu'il fut, lui avait suffi pour apprendre à lire et à écrire.

---

4 Ce premier volume de comptabilité, conservé jusqu'en 1878, fut malheureusement égaré ou détruit à l'époque du changement de local.

Tout en ayant l'œil droit à son commerce, Madame Paquet lorgnait de l'œil gauche celui de son mari, car elle tenait à ne pas se laisser dépasser.

M. Paquet de son côté fit des prodiges d'activité. Les beaux jours de 1844 furent dépassés. Vingt-six vaches remplissaient les étables. Jamais il n'avait eu tant de pratiques. Il avait alors à son service une couple d'employés et la femme de l'un d'eux aidait à la traite, matin et soir.

Au bout de l'an, tel que résolu, les deux époux déposèrent sur la table leurs comptes et leur argent.

Qui fut battu ?... M. Paquet, et de beaucoup. Un instant, Zéphirin considéra les deux sommes comme pour se bien assurer de leur réalité. Ce fut encore une soirée silencieuse, mais plus calme que celle de l'année précédente. Quelques jours plus tard, les commères du quartier se passaient cette nouvelle : " Tu sais, Zéphirin Paquet, le laitier, il vend ses vaches ! " — " Pas possible ! " — " Oui, il paraît qu'il va faire le commerce avec Marie-Louise. "

En effet, les vaches furent vendues.

Faites bien ce que vous faites ;
Vous serez content de vous, et vous
contenterez les autres.

Ce qui vaut la peine d'être fait,
vaut la peine d'être bien fait.